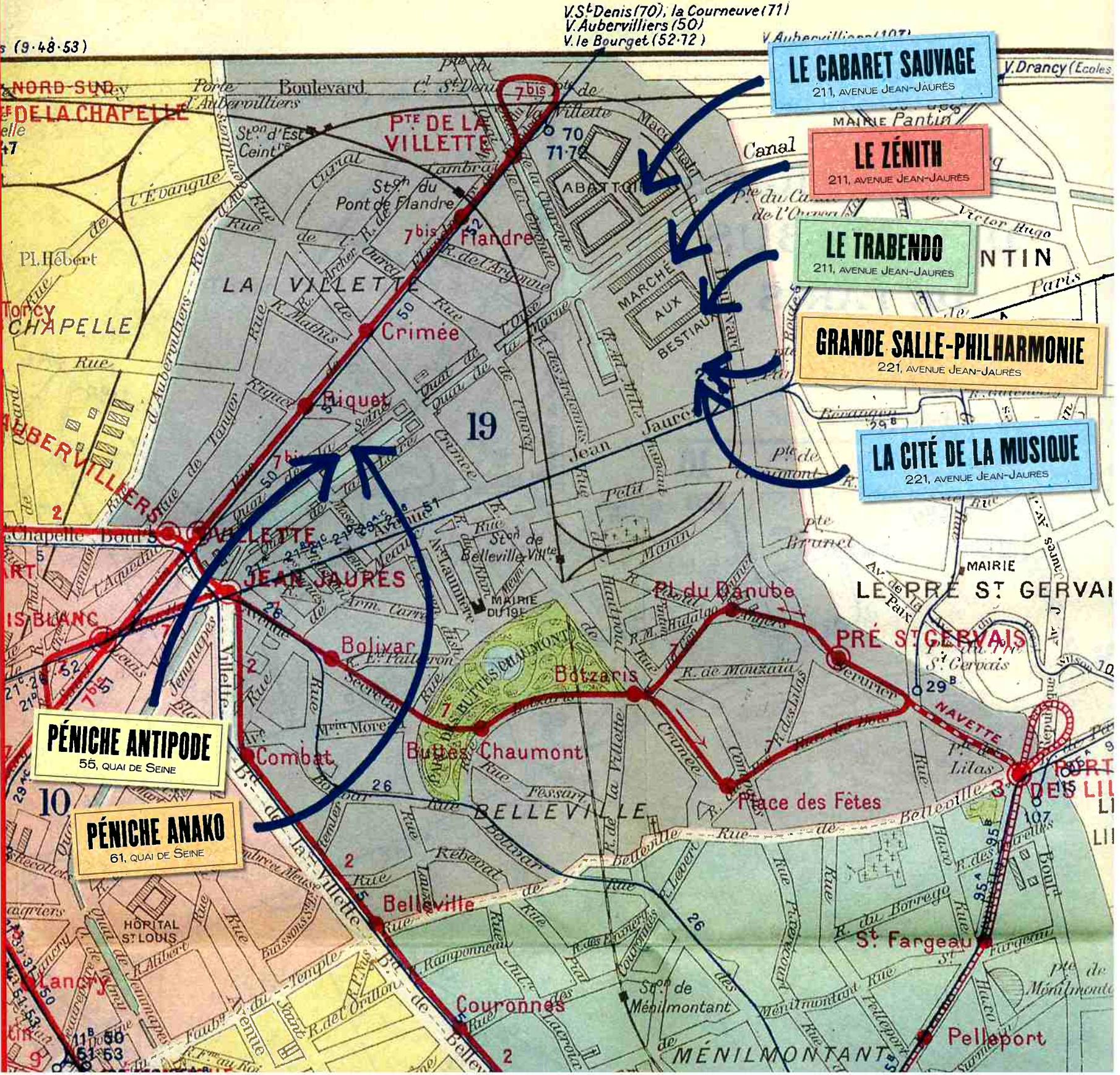


19^e

« La Villette
 C'est l'coin des garnos
 Y'a pas d'aristos
 Des quinguettes, des musettes
 Et des p'tits bistrots
 Où l'on boit du gros ... »

1931 - (JACQUES CHARLES - JEAN LENOIR) - LE CHANT DU MONDE

(9-48-53)



V. St Denis (70); la Courneuve (71)
 V. Aubervilliers (50)
 V. le Bourget (52-72)

V. Aubervilliers (107)

V. Drancy (Ecoles)



À la Vilette Arletty

1931 - (JACQUES
CHARLES - JEAN LENOIR)
- LE CHANT DU MONDE



Arletty, une voix qui fait frémir autant au cinéma qu'en chanson, un art dans lequel elle s'était essayée dès ses débuts sur de multiples scènes parisiennes.



avant de chanter en 1931 « À la Vilette », Arletty s'est déjà comisée dans au moins une vingtaine de pièces, de revues et d'opérettes où, lorsque le rôle l'exigeait, avantagée par sa gouaille et son inimitable voix acidulée, elle poussait la chansonnette. Quelques dates au milieu de ce large panel suffiront à résumer son parcours. En 1919, elle a débuté au théâtre des Capucines dans une revue d'André Barde et Michel Carré, *CGT roi*. En 1924, au théâtre Édouard VII, elle a été la « danseuse éperdue » de la pièce écrite par René Fauchois.

Quatre ans plus tard, en 1928, de retour aux Capucines, elle s'est illustrée dans *Yes*, une opérette fixée sur des lyrics d'Albert Willemetz et une musique de Maurice Yvain, ou bien encore, en 1930, au théâtre Daunou, dans une revue de Rip, *Par le temps qui court*. Dans l'intervalle, elle s'est attiré les louanges de la critique pour sa prestation chantée au prestigieux cabaret Chez Fysher, situé dans le 2^e arrondissement, rue d'Antin.

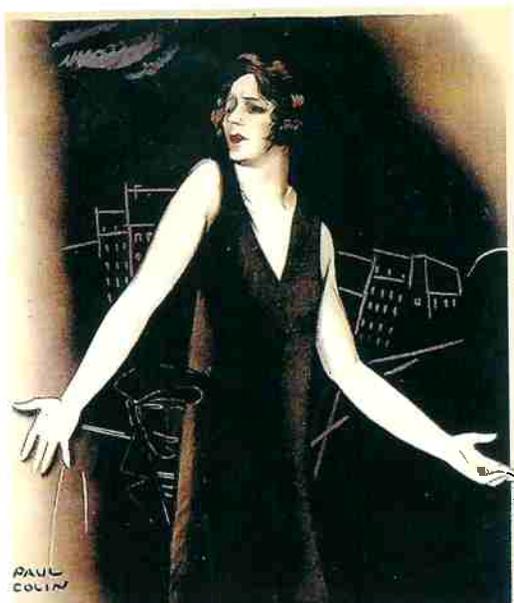
En 1931, elle ajoute à son répertoire son célèbre « Cœur de Parisienne » et « À la Vilette », que lui ont concoctées Jacques Charles et

Jean Lenoir. Du pur musette, au tempo d'une valse rehaussée par des paroles canailles pour une chanson de barrière, une élégie nocturne aux pierreuses, aux rôdeuses qui hantent le pavé dans ce secteur de tolérance, mal famé, qu'anime de jour comme de nuit le peuple des halles édifiées à la porte. Dans l'air du temps, la future Garance des *Enfants du paradis* parfait son aura de femme du monde aux racines populaires qu'elle ne renie pas, se frayant à la voix un chemin dans le paysage dominé par les chanteuses réalistes.

On danse à la Villette

Damia

1942 - (JACQUES LARUE - ÉMILE CARRARA)
- COLUMBIA



DAMIA

Damia, pour laquelle les superlatifs à connotation religieuse s'accumulaient, elle fut tour à tour surnommée « Notre-Dame de la chanson », « Notre-Dame de toutes les douleurs » ou « la Prêtresse émouvante ». La légende de la chanson musette à Paris lui doit beaucoup.

De toutes ces artistes, Damia est alors la plus minérale, la plus crépusculaire, surnommée à juste titre « la Tragédienne de la chanson » pour ses emprunts à l'art dramatique, pour sa façon étudiée d'apparaître en scène, drapée de noir, sur fond de rideaux noirs, son visage seul cerné dans le rond lumineux de la poursuite. Conseillée par Sacha Guitry, elle a mis au point ce personnage d'une haute puissance vibratoire qui balaie tout ce qui se faisait alors dans le cadre d'un seul-en-scène. Avec sa silhouette sculptée par la lumière inspirée de Loïe Fuller, la danseuse aux voiles, vedette des revues des Folies Bergère, roulant son long sanglot en gorge, Damia fascine. Populaire par le choix de ses titres, elle se range en fait parmi les intellectuelles de la chanson avant l'irruption sur la scène poétique d'une

Germaine Montero, ou à plus grande échelle d'une Juliette Gréco. Elle collectionne les chansons dépressives, glorifiant volontiers le musette, créatrice adulée de « La guinguette a fermé ses volets » (1935), de « Depuis que les bals sont fermés » — lors de cette année 1942 où elle récidive sur le même thème avec « On danse la Villette ». En effet, cette chanson s'appuie sur le même propos que la précédente, déplorant que les bals soient interdits, condamnés à la clandestinité, tel celui de la Villette, bal improvisé, qui se déroule volets fermés, où l'on n'accepte que les amis des amis. Sur une musique d'Émile Carrara, compositeur de « Mon amour de Saint-Jean » (1942), roi du soufflet, la complainte plaintive se nimbe d'authenticité. Ayant débuté à l'âge de neuf ans, en 1924, au bal du 14 Juillet des Abattoirs de la Villette, il maîtrisait son sujet et la géographie.

En 1950, germanopratin par obligation dans une période où il rame encore dans les cabarets près de la place, le Quod Libet, la Rose rouge, Léo Ferré se tourne à son tour vers la Villette, qui le motive. Encore débutant, mais déjà avec un style affermi, le sien, suintant une poésie réaliste exaltée, il écrit une litanie où le minimalisme de la mélodie renforce le tragique de l'ensemble. Par cette « À la Villette » à ranger dans ses œuvres de jeunesse, Ferré montrait une nouvelle voie — la Villette, Rive droite, ici vantée par des couplets totalement Rive gauche.

Ses caboulots fermés, la Villette ne renie pas son passé tandis que le Cabaret Sauvage s'ouvre à la fête Electro, au Swing, assurant un lien sûr avec les années héroïques.



À la Villette

Léo Ferré

1950 - (LÉO FERRÉ)
- LE CHANT DU MONDE.



En 1950, Léo Ferré, futur auteur de « Paname », aborde le sujet des chansons de Paris, en effectuant un détour par la Villette.



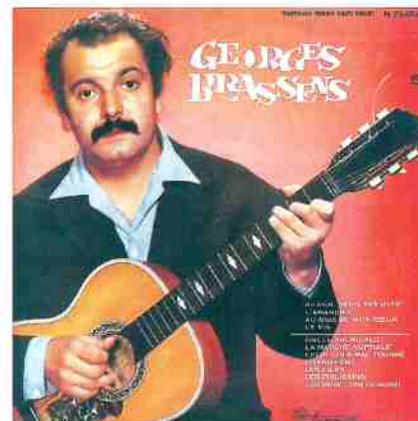


L'Amandier, Le Vin, Au bois de mon cœur Georges Brassens

1957 - (GEORGES BRASSENS) - PHILIPS

EXTRAITS DU FILM « PORTE DES LILAS », DE RENÉ CLAIR

PORTE DES LILAS



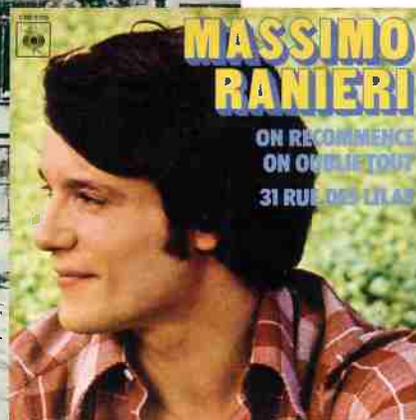
rigée sous Thiers à la moitié du XIX^e siècle, la Porte des Lilas s'insérait dans une enceinte détruite après la Première Guerre mondiale. Frappé d'interdiction

de construire, l'endroit mute en un no man's land - la zone -, retraite des escarpes d'alors, et qui s'urbanisera au fil des années jusqu'à la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. Pour n'être pas pittoresque, la porte a inspiré en chansons nombre d'auteurs-compositeurs mais aussi un cinéaste, René Clair, qui, dans *Porte des Lilas*, en 1957, tourné d'après le roman de René Fallet, *La Grande Ceinture*, décrit un quartier délétère peuplé de petites gens et de voyous. Un film dans lequel Georges Brassens endosse le rôle d'un chanteur face à Pierre Brasseur avec lequel il partage des scènes notoires. À cette occasion, il chante trois chansons, « L'Amandier », « Le Vin » et « Au bois de mon cœur ». Mais aucune ne fait directement allusion à la porte.

La même année, par une étrange concomitance, dans son cinquième album, *Oncle Archibald*, il célèbre les lilas, et la porte, dans un secteur où précisément ni le sol ni la vie ne fait de fleurs. Si bien qu'à cette entrée de Paris où il avait rencontré une belle, leur idylle vite consumée, l'amour a mis la clé sous la Porte... des Lilas. Une courte évocation pour une longue légende dont héritera cette borne.



dont RENÉ CLAIR a tiré le film
PORTE DES LILAS
Éditions DENOËL



Du côté de la Porte des Lilas

Guy Marchand

1996 - (GUY MARCHAND
- CHRISTIAN GAUBERT) - BARCLAY

Henri Porte des Lilas

Philippe Timsit

1981 - (PHILIPPE TIMSIT
- JEAN-LOUIS D'ONORIO)
- AZ/PAUL LEDERMAN.

Le Poinçonneur des Lilas

Serge Gainsbourg

1958 - (SERGE GAINSBOURG)
- PHILIPS.

Natif de Belleville, arrivé dans le quartier où son père exerce la profession de garagiste, Guy Marchand a traîné ses bottes dans les ruelles, les cinés et les cafés de la porte, peaufinant sa culture populaire qu'il masque sous des airs de gandin élevé dans les meilleures institutions. Pourtant, au détour d'un sourire, d'une réplique spontanée, dûment ajustée, le Guy de la porte renaît. Saxophoniste, il a construit sa carrière à la fois sur la fantaisie et sur les fondamentaux du jazz qui palpitent dans ses chansons. Musicien avant tout, il est passionné en vérité par toutes les musiques, surtout si elles sont bonnes, et en particulier le tango, argentin comme il se doit. En 1996, en complicité avec le compositeur Christian Gaubert, sur ce rythme, il dépeint la porte et ses alentours transportés dans les faubourgs de Buenos Aires dans un opus où suinte la nostalgie d'une époque révolue à l'heure des souvenirs intacts : ceux des Lilas, des rues pavées, des taloches distribuées par sa mère, des douches municipales, le parfum du 19^e de son enfance en somme. Fan de Django Reinhardt, d'Armstrong, d'Ellington, il a appris le solfège et la pratique de son instrument dans le garage de son père, où des musiciens de jazz connus venaient faire réparer leur voiture. Avec une certaine suite dans les idées, presque cinquante ans après, il rend hommage au quartier qui l'a vu grandir.

En 1980, apparu en comète dans le ciel de la chanson, Philippe Timsit, ex-régisseur de Claude François, a exalté avec pas mal d'à-propos la Porte des Lilas à travers un tube à la couleur *sixties* qui mettait en scène le parcours d'un petit gars de la porte, un dénommé Henri, se remémorant ses jeunes années au Golf-Drouot, où il fut bassiste des Toreros. Le

chanteur ayant accédé au rang de vedette, lui est resté sur le bord de la route. Et Timsit psalmodie : « Henri ! Henri ! Porte de Lilas... / Souviens-toi de moi ! »

Immense tube de la moitié des années 1980, cette chanson dont le héros, Henri, n'est peut-être que Timsit lui-même aura beaucoup œuvré pour la renommée de la porte, enracinée dans une mémoire populaire ancestrale.

Par-delà les styles et les vocations, Brassens, Marchand, Timsit : « Souviens-toi ! »



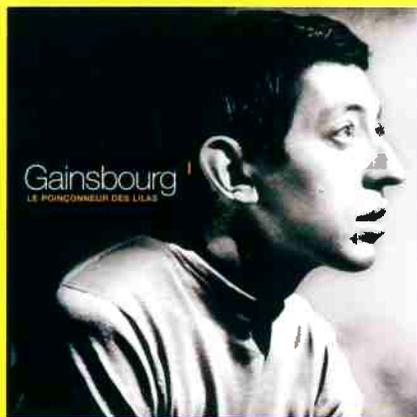
Enregistré aux studios Blanqui le 17 février 1958, « Le Poinçonneur des Lilas » connaîtra un succès à retardement : à sa sortie, la chanson est jugée par les programmeurs de radio et de télévision trop lugubre, traitant par rebond du suicide d'un poinçonneur automate.

Gainsbourg, interrogé sur la genèse de cette chanson, a confessé avoir eu un jour un court échange avec un poinçonneur

du métro — un métier aujourd'hui aboli et qui consistait à poinçonner les tickets à l'entrée des stations. Gainsbourg lui avait demandé ce à quoi il aspirait au bout d'une journée de ce labeur mécanique dans une atmosphère confinée. Le poinçonneur lui avait alors rétorqué : « Voir le ciel ! » Pour Gainsbourg, il n'en fallait pas plus pour accoucher d'un opus inscrit, désormais, au patrimoine de la chanson française. Reprise par des quantités d'interprètes, Hugues



Ce jour-là, on dansait Porte des Lilas.



Aufray, les Frères Jacques, Jean-Claude Pascal, Starshooter, Buzy, Dany Brillant, « Le Poinçonneur » fut aussi diffusé en version instrumentale, Alain Goraguer, dans un style jazzy, Alain Brunet, Dona Ruy Project, etc.

Pour cette station ordinaire située sur la ligne 11, reliant le Châtelet à la mairie des Lilas, à l'intersection de la ligne 3, la gloire était assurée. L'une de ses voies désaffectées sert désormais aux tournages de films et de clips, ceux notamment d'« Elle a fait un bébé toute seule », de Jean-Jacques Goldman, en 1987, du « Lion est mort ce soir », de Pow woW, en 1992, de « That's My People », du groupe de rap français Suprême NTM en 1998.

La vie en chanson de la station continue.



Rue de Crimée
Mouloudji

1959 - (MOULOU DJI - LÉO FERRÉ) - PHILIPS.



Grâce à son illustre pont - de Flandre, qui se lève pour laisser passer les péniches - la rue de Crimée, reliant la place des Fêtes à la rue d'Aubervilliers, est une des deux rues avec celle de l'Ourcq qui permettent de traverser le canal du même nom. Située non loin du port de la Villette, où fleurirent les guinguettes au XIX^e siècle, sur le plan historique elle tire son nom de la campagne de Crimée, menée par Napoléon III entre 1853 et 1856.

Gamin de Belleville, pendant sa jeunesse, Mouloudji a parcouru ce quartier périphérique où les voyous des barrières s'adonnaient à leurs trafics pendant que lui, tombé amoureux de la littérature, avait jeté son dévolu sur la boutique d'une marchande de tabac où, à seize ans, pour se singulariser des autres — et briller aux yeux de l'honorable commerçante —, il débitait avec ostentation sur un ton transcendant des vers de Verlaine, de Rimbaud, de Ducasse (Lautréamont). Dans cette boutique où il se saoulait

avec ses alcools littéraires, il éprouva ses premiers émois intellectuels — qui le promettaient déjà à une carrière artistique — et sensuels lorsque la tenancière se pâma à l'énoncé de ses divagations poétiques ; il attisait ce feu en inventant des romans minute qui ajoutaient encore au trouble de la dame, qui lui cédaient en rêve.

Avec des accents à la Apollinaire, par sa plume trempée dans les meilleures stances de ses lectures pionnières, Mouloudji se hisse ici au rang des grands poètes qui l'ont guidé. Pour la musique de « Rue de Crimée », il a fait appel à Léo Ferré, de la même école canaille chic que lui, et qui a goupillé là une valse se mariant à l'envi avec ces vers tamisés par la fumée du souvenir et le voile du péché : celui d'avoir lu à voix haute à une dame les poètes qui, souvent, incitent à sortir des sentiers battus d'une vie mâchée d'avance.

Rue de Crimée, où lorsque le pont se lève, sur une barge dans la brume, on peut imaginer le fantôme embarqué de Mouloudji de retour.

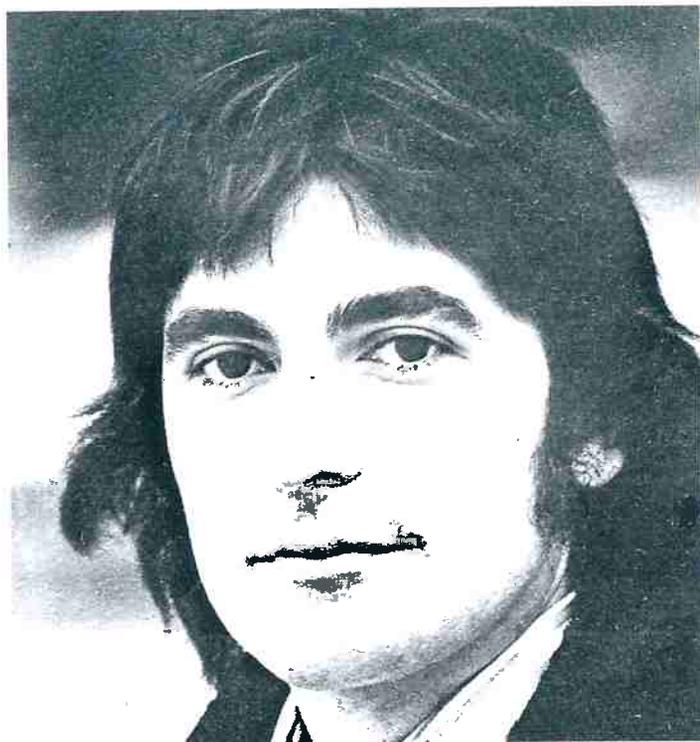


Le Roi du café-tabac Serge Lama

1975 - (SERGE LAMA - ALICE DONA)
- PHILIPS

Lily Pierre Perret

1977 - (PIERRE PERRET) - CARRÈRE.



aidé, il est vrai, par une voix de stentor assortie à son impressionnant appétit de l'existence. Et c'est un tableau à la Jehan-Rictus qu'il nous propose avec son « roi du café-tabac », un habitué qui use ses jours avec une ponctualité démoralisante, réglé comme une horloge sur le pan de ses menus plaisirs ultimes, toujours à l'heure au pied du comptoir où il s'asperge la lulette avec ses semblables avant de regagner sa chambre où tout branle dans un pauvre immeuble de l'avenue Secrétan. On le lit, si la matière n'est pas réjouissante, la vision sur ce paumé du 19° qui court à sa perte dans la bonne humeur est d'une renversante acuité.

Opérant aussi sur deux versants, l'un rabelaisien et l'autre délicat, tendre et désespéré, sur lequel, comme un Léautaud bien luné, il tisse des vers

d'une étonnante tendresse, Pierre Perret chante la même avenue que Lama. Ardent contempteur de la bêtise et de la férocité humaines, ce poète souriant qui ne revendique pas de l'être a légué à la chanson française quelques-uns de ses plus beaux classiques, dont « Lily » en 1977. En provenance de Somalie, exploitée à Paris où elle a débarqué par hasard, Lily se confronte au rejet des autochtones, livrée à elle-même dans une ville adverse, jetée par un hôtelier de l'avenue Secrétan où l'on n'accepte que les Blancs. Ici encore, la réputation grise de la rue se prolonge, du simple fait aisément compréhensible que ce quartier avant réfection offrait assez volontiers sa décrépitude en guise d'image de marque – avenue Secrétan différente aujourd'hui, prisée pour son cachet et son environnement.

Une nouvelle chanson viendra qui le reconnaîtra.

PIERRE PERRET



Belle, large, ombragée, l'avenue Secrétan, qui grimpe au flanc des Buttes-Chaumont, n'aura pas suscité à ce jour, en chanson, de louanges proportionnées à son standing. Serge Lama opéra toujours sur deux gammes : l'une luxuriante, qui s'accordait aux flux des grands sentiments, « Je suis malade », « Les Glycines », et une autre moins select mais qui ratissait large, « Le gibier manque et les femmes sont rares », « Les P'tites Femmes de Pigalle », etc..

Par ce populisme discutable, il conquiert une autre part du public, réceptive à la franche goguette, adepte du PMU, du petit blanc essoré vite fait sur le zinc, la baguette sous le bras – une image sainte presque vue de l'étranger et qui sous un autre angle vire assez rapidement à une caricature à la Reiser.

Or, il ne sera jamais reproché à Serge Lama, auteur virtuose, de ne pas savoir assurer son propos : en quelques traits, avec une plume naturaliste, il retombe toujours sur la note juste,

Inauguré en 1867 sous le règne de Napoléon III, le parc des Buttes Chaumont est une réalisation de l'ingénieur Jean-Charles Alphand.





Botzaris
Mano Solo

2004 - (MANO SOLO) - WARNER.

PARC DES BUTTES CHAUMONT



ituée à proximité du parc des Buttes-Chaumont inauguré en 1867, à la fin du règne de Napoléon III, la rue Botzaris est une des rues les plus connues du 19^e arrondissement.

Mano Solo, chanteur phare de la nouvelle scène française des années 1990, est passé par le punk avec le groupe Chihuahua, avant

d'émerger en solo (Mano !), repéré pour son album *La Marmaille nue* en 1993. Son style plonge ses racines dans le rock alternatif, mix de musette et de riffs électriques, avec des paroles crues et poétiques alimentées par sa révolte affichée.

Fils du dessinateur Cabu et d'Isabelle Monin, journaliste dans le journal écologiste *La Gueule ouverte*, il s'est retrouvé dès son enfance déten-

teur d'un message qu'il n'a eu de cesse de porter dans toutes les disciplines artistiques qu'il a embrassées — chanson, dessin, écriture. Ayant révélé sa séropositivité, il se fait le porte-parole d'une génération violentée par la précarité sociale. Pour ces différences qui formatent son image, il se dresse, à sa façon, en héritier du répertoire du genre réaliste des années 1930. Titi rock néoréaliste, il combat sur tous les fronts, militant au sein du Fair (Fonds d'aide à l'initiative rock). En 1996, avec le groupe éphémère Frères Misère, il persiste dans la voie d'un radicalisme intégral, aux prises avec la décrépitude sociale.

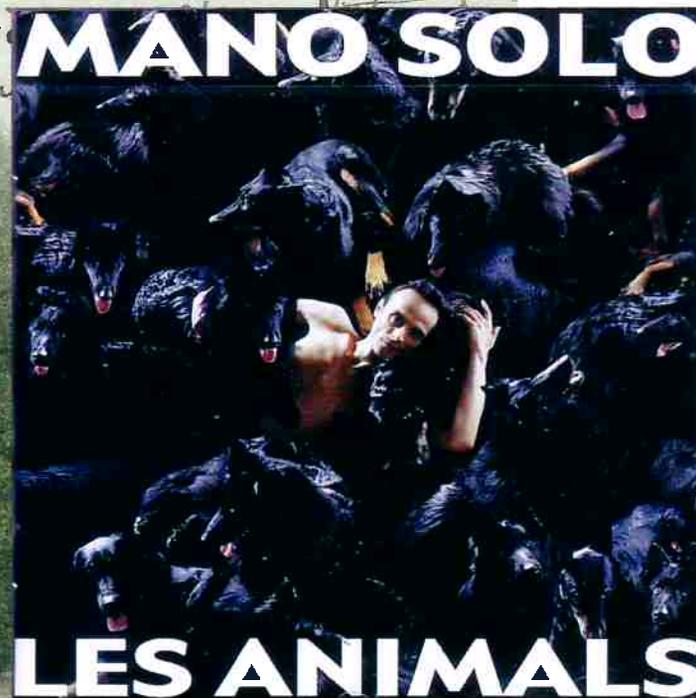
En 2004, après s'être commis un soir au Ba-

taclan avec les Têtes raides, dans la même mouvance que la sienne, il se met à écrire pour Juliette Gréco. Inspiré encore et toujours par Paris en toile de fond, il puise dans sa saga quelques-uns de ses meilleurs titres, regroupés au sein de l'album *Les Animaux* : « Paris avance », « Botzaris ». Parisien d'adoption, de cœur et d'âme, il modère pourtant : « On a chacun notre Paris, c'est une ouverture comme mot, c'est un fantôme qui n'évoque pas la même chose pour tout le monde. Il y en a qui vont penser à Édith Piaf, d'autres à Chirac. C'est un lieu ouvert, de fantôme, c'est là que se passent mes histoires parce qu'il faut bien qu'elles se passent quelque part. Finalement, j'ai pas un amour particulier pour Paris, je suis peut-être un chanteur régional mais pas nationaliste. »

Ce distinguo étant fait, il dédie à la rue Botzaris et à ses environs un de ces beaux hymnes écorchés dont il avait le secret, tandis que dans sa vie courte déjà la fatalité se dressait. En souvenir de lui : Botzaris !

338. PARIS. Buttes Chaumont

La cause de mon enfance et fat...



ment, j'ai pas un amour particulier pour Paris, je suis peut-être un chanteur régional mais pas nationaliste. »

Ce distinguo étant fait, il dédie à la rue Botzaris et à ses environs un de ces beaux hymnes écorchés dont il avait le secret, tandis que dans sa vie courte déjà la fatalité se dressait. En souvenir de lui : Botzaris !